

Même sagesse divine dans l'ordre que Jésus leur donne : « déliez-le et laissez-le aller ». Non seulement leurs yeux ont constaté le miracle, mais leurs mains elles-mêmes en toucheront l'irréfutable réalité. Lazare dépouillé de ses linges et de ses ligaments mortuaires marchera, regagnera Béthanie, reprendra la place et les fonctions d'où la mort l'avait chassé. Impossible de songer à une reviviscence irrécusable et passagère.

N'y eut-il, dans le miracle de Lazare ressuscité, qu'une preuve, éclatante entre toutes, de la Divinité de Jésus-Christ : la page évangélique qui en fait le récit resterait solennelle et précieuse à notre foi. Mais de profonds enseignements en jaillissent comme un riche surplus. Lazare est la figure du chrétien, c'est-à-dire de l'homme que la grâce de Dieu rappelle de la mort originelle à la vie divine. Sorti de sa perdition comme de l'horreur du sépulcre, le chrétien demeurera plein de force et de vie, mais en même temps il gardera « les bandelettes et le suaire », vestiges de l'état de mort dont la grâce du Rédempteur l'a délivré. La concupiscence, l'attrait au mal, les faiblesses de sa volonté, les trahisons de sa conscience, les demi-obscurités de sa raison, lui seront un vivant et perpétuel souvenir de son péché et de l'imperfection de la vie présente. « Un suaire enveloppera sa tête » et voilera ses yeux, car la nuit du mystère l'entoure encore et la claire vision des choses lui est momentanément refusée. C'est l'épreuve à subir et le mérite à gagner. Quand l'épreuve est faite et la victoire remportée, Dieu donne à ses anges l'ordre de le « délier » des entraves mortelles et de lui faire prendre l'essor vers son éternelle demeure : « déliez-le et laissez-le aller ».

Autre image aussi exacte et aussi saisissante, celle de

la résurrection d'une âme par le Sacrement de pénitence. Quand l'aveu des péchés est accompli, l'absolution du prêtre, qui n'est autre que la voix même de Jésus-Christ, se fait entendre : « Lazare, sortez », âme morte, sors de ton sépulcre, de ta perdition, viens à la vie, viens au salut. Mais l'âme, quoique ressuscitée, demeure toute enveloppée des ligaments des passions, des entraves de ses habitudes mauvaises, avec une volonté affaiblie, une marche incertaine, une vue obscure. C'est aux prêtres, aux directeurs de conscience charitables et dévoués, à la « délier » peu à peu de ces empêchements et de ces faiblesses. A eux à lui faire prendre vers la perfection un essor libre et puissant : « Déliez-le et laissez-le aller ».

IV. — Deux résultats contraires suivirent l'accomplissement de ce beau miracle : le plus grand nombre des Juifs présents se rendirent à l'évidence et crurent ; quelques-uns trouvèrent dans ce qui eut dû les éclairer et les convertir un nouveau sujet de haine et une occasion de tenter la perte de Jésus. Les nombreux Juifs qui étaient venus visiter Marthe et Marie et qui avaient été témoins du miracle de Jésus crurent en lui¹. Mais quelques-uns au contraire allèrent trouver les Pharisiens et leur racontèrent ce qui venait de se passer².

L'événement parut des plus graves aux Pontifes et aux Princes des prêtres, grave pour leur envie et leur haine et leur volonté d'en finir avec Jésus. Le miracle de Béthanie avait impressionné la foule ; le bruit en était grand dans Jérusalem ; la popularité du Sauveur allait gagner tout ce que celle des Pharisiens allait perdre ;

¹ Joan., XI, 45.

² Joan., XI, 46.

encore quelques faits de ce genre et c'était fini du règne du Pharisaïsme. Le temps pressait, les mesures extrêmes devaient être prises sans retard. On s'assembla. *Les Pontifes et les Pharisiens réunirent le Conseil : qu'allons-nous faire, se demandaient-ils. Cet homme fait des miracles sans nombre ; si nous le laissons ainsi tous croiront en lui*¹.

Voilà révélé le fond du cœur de ces homicides. Tout est perversité et folie dans ce Conseil : les membres qui le composent, les sentiments qui s'y font jour, la ruse diabolique qui s'y déploie, la résolution qui s'y prend. Ce sont des Prêtres et des Pharisiens que nous voyons réunis, tout ce que Jérusalem compte de lettrés et de religieux. Ils savent les Prophéties, ils connaissent à quels traits doit se reconnaître le Messie, et tous ces traits s'adaptent à Jésus-Christ et à nul autre. Leur raison leur dit que le miracle vient de Dieu, et que le Christ qui les multiplie ne les peut opérer que s'il est ce qu'il dit être : le Messie, fils de Dieu. Ils savent tout cela, mais la passion les aveugle : « tous croiront en lui » : voilà pour eux le seul motif de se défaire de Jésus. Et leur aveuglement est tel que ce qui devait les amener à lui les en éloigne. C'est parce qu'il fait des miracles qu'il faut le faire mourir !

Mais telle est la passion qui enlève à la raison toute lumière comme au cœur toute droiture.

Ils perdront Jésus ; ils y sont résolus fermement. Mais comment ? C'est ici que leur embarras commence et que leur ruse diabolique se fait jour. Tant que le peuple s'attachera à Jésus prêt à se mutiner pour le défendre, un coup de force leur semble sinon impossible,

¹ Joan., XI, 47-48.

au moins périlleux. Que faut-il alors ? Egarer le peuple, lui persuader que Jésus est pour la nation un très grave danger, que la domination à laquelle il aspire, le règne qu'il prépare, armera contre le peuple Juif l'implacable inimitié des Romains, et qu'ainsi à cause de Jésus la nation toute entière périra. La trame est abominable, tant Jésus s'est toujours tenu éloigné de toute ambition, tant sa vie est humble et pauvre, tant naguère il repoussait ceux qui le voulaient faire roi. Mais que ne persuade-t-on pas à la foule, alors surtout que ce sont ses chefs révéérés et obéis qui lui parlent ? Elle ne résistera pas quand ses Maîtres lui diront : *Les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation*¹.

On en était là quand Caïphe brusqua les choses et en vint d'emblée au déicide. Tout lui semblait vain et inefficace si on ne décidait fermement la mort de Jésus. *Vous n'y entendez rien, dit-il ! Vous ne songez donc pas qu'il faut qu'un homme meure pour le peuple afin que la nation entière soit sauvée*².

C'était dans la bouche du misérable des paroles de haine et de sang ; Dieu, par un des incompréhensibles mystères de sa sagesse, en faisait des paroles de lumière et de prophétie. Caïphe était indigne du Souverain Pontificat qu'il ne tenait que de l'intrigue et du bon plaisir de Rome, mais la dignité elle-même restait vénérable et Dieu continuait d'y attacher l'esprit prophétique ; Caïphe à son insu prononçait la plus divine des prophéties : la délivrance, non pas d'un peuple, mais du genre humain tout entier par la mort de l'Homme-Dieu. *Ce n'est pas de lui-même qu'il parla ainsi, mais étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus*

¹ Joan., XI, 47, 48.

² Joan., XI, 49, 50.

*devait mourir pour la nation, et non seulement pour elle, mais encore pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés*¹.

Jésus est donc condamné à mort. Deux choses restent seules à régler : son arrestation, puis sa comparution devant le Sanhédrin qui prononcera juridiquement la sentence et devant Pilate qu'on amènera à la ratifier. Où se tint ce funeste et honteux conciliabule ? Non dans le temple ou dans le lieu ordinaire des Assemblées, mais à l'écart, et selon une tradition digne de foi sur une colline où Caïphe possédait une maison de campagne, colline que les Chrétiens ne manquèrent pas de désigner sous le nom de « Colline du Mauvais Conseil ». L'ombre et la solitude convenaient bien aux impies conspirateurs, et c'est loin du peuple, dans le plus profond secret, qu'ils machinèrent leur sanglant dessein².

Pourquoi ne s'emparèrent-ils pas aussitôt de Jésus ? Parce que Jésus ne voulait mourir qu'au jour et à l'heure marqués par sa volonté souveraine. C'était dans une Jérusalem remplie d'une multitude de peuple, au moment de la Pâque, que le grand Sacrifice de la Nouvelle Loi devait s'offrir et remplacer les rites figuratifs de l'Ancienne. C'était l'heure qu'il appelait « son heure » et qu'aucune puissance humaine ne pouvait devancer.

Un mois environ le sépare encore de sa Passion ; il en passe la première partie dans une bourgade du nom d'Ephrem, située dans une région montagneuse et sauvage, entre Bethel et le Jourdain. Il s'y consacre à ses Apôtres. Puis, lentement, gagne Jérusalem pour y mourir, s'arrêtant un moment à Béthanie afin d'y revoir et

¹ Joan., XI, 51, 52.

² Joan., XI, 51.

d'y consoler la famille si tendrement aimée de Marie, de Marthe et de Lazare.

D'EPHREM A BÉTHANIE.

I. — Etrange situation où se trouve l'Homme-Dieu ! La fête de la Pâque est proche ; dans toute la région les caravanes se forment joyeusement et prennent le chemin de Jérusalem, d'où se trouve exilé Celui-là seul qui en est le Pontife et le Roi ! Il a fui la haine et les complots des Juifs et il demeure avec ses Apôtres dans la solitude sauvage d'Ephrem. *La Pâque des Juifs était proche et de toute la contrée un grand nombre se rendait à la Ville Sainte avant la fête, afin de se purifier*¹. La foule prenait l'avance pour se « purifier ». Elle allait à Jérusalem pour célébrer la plus grande et la plus sainte des fêtes, et elle devait être témoin, sinon acteur, dans le plus épouvantable des crimes, entraînée dans les haines sanglantes des Chefs de la nation et criant avec eux le « Crucifigatur » déicide. Aussi l'Evangile dit-il que c'était « la Pâque des Juifs », ce n'était plus la Pâque de Dieu.

Si la conduite de Jésus, qui se dérobe et reste caché dans Ephrem, nous étonne, sachons-en les graves motifs. Jésus trace à son Eglise, à ses prêtres, à ses fidèles, pour toute la suite des siècles, la conduite qu'ils devront tenir. Quand le moment de confesser sa foi est venu, il faut aller sans hésitation au martyre. Quand cette heure est lointaine encore, il faut fuir. Cette fuite est dictée par la prudence ; elle est le remède à une présomption

¹ Joan., XI, 55.